

Séquences

Cinéma, érotisme et voyeurisme

Gilbert Maggi

Regards sur le cinéma actuel IV
Number 61, April 1970

URI: id.erudit.org/iderudit/51534ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maggi, G. (1970). Cinéma, érotisme et voyeurisme. *Séquences*, (61), 4–12.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



Q-bec, My Love, de Jean-Pierre Lefebvre

CINÉMA, ÉROTISME
et
VOYEURISME

Gilbert Maggi

Il faut détruire le cinéma

Jean-Pierre Lefebvre

Depuis quelques années, la notion d'érotisme semble bien avoir évolué au point qu'elle se confond aujourd'hui avec pornographie, exhibitionnisme ou voyeurisme. Les grands noms du cinéma érotiques, Sternberg, Stroheim, Borzage ou, plus près de nous, Bunuel et Bergman semblent complètement dépassés par la vague d'érotisme qui déferle sur les écrans. Même l'érotisme ampoulé d'un Vardim et les charmes trop vantés et trop vus d'une Brigitte Bardot n'y peuvent plus rien face à la génération des Mac Ahlberg, Radley Metzger, Russ Meyer, Essy Persson, voire même des Denis Héroux et Danielle Ouimet et autres rejets d'un cinéma apatride, seulement préoccupé de s'assurer des débouchés commerciaux sur le marché international au détriment de l'identité nationale. A défaut de qualité (un seul plan de Bunuel vaut bien en puissance érotique

tous les plans de *I, a Woman*!) il y a la quantité (quinze à vingt films érotiques sont à l'affiche à Montréal par semaine): le cinéma est devenu la plus grande foire au sexe des temps modernes.

Le phénomène érotique ne touche évidemment pas que le cinéma: la littérature, le théâtre, même la télévision, par le biais de la publicité (non seulement dans les réclames de sous-vêtements mais aussi pour les voitures, cigarettes...). L'homme vit dans un environnement érotique duquel il lui est difficile de se soustraire. Il n'est pas dans mes intentions de dénoncer un état de fait irréversible au nom de la morale et des bonnes moeurs, mais au nom même de l'érotisme, stimulant et libérateur, on peut s'alarmer en voyant ce à quoi on l'a réduit: une valeur marchande qui aliène le spectateur en agissant sur lui comme une drogue tout en faisant fructifier le capitalisme. Le problème est bien d'ordre social, politique et économique. Quant à l'esthétique, s'il convient de discerner de la production courante certains films d'un niveau plus relevé (Vilgot Sjöman, Mai Zetterling) et réalisés dans des buts louables, on ne doit pas se leurrer sur le fait qu'ils ne sont bien souvent qu'un prétexte pour les distributeurs pour s'assurer en plus de la clientèle habituelle (qui

(*) C'est plutôt le cinéma érotique comme phénomène social avec ses prolongements politico-économiques que nous allons essayer d'analyser dans le courant de cet article. Aussi ne trouve-t-on pas d'étude sur les cinéastes qui intègrent l'érotisme dans leur vision du monde (Bunuel, Losey, Pasolini...) dans la mesure où ils se situent en marge du phénomène érotique qui nous intéresse ici.

ne fera pas la différence entre *Je suis curieuse* et *I, a woman*) celle des cinéphiles en utilisant la même publicité tapageuse tout en sauvant les apparences.

Présence du cinéma érotique à Montréal

Montréal serait-il devenu La Mecque du cinéma érotique après la 42ème rue à New-York? Le touriste de passage à Montréal qui ouvrirait le supplément artistique du journal *La Presse* aurait bien tendance à le croire, promenant son regard sur ces affiches un peu plus que suggestives avec des titres évocateurs où reviennent quelques mots clés: amour, vierge, sexe, chair, sensuel, des noms de jeunes femmes trop jolies pour être honnêtes (Thérèse et Isabelle, Inga, Valérie, Monique, Helga...), ou encore en lisant la cote morale des films où les termes d'exhibitionnisme, obscène, pornographie, licencieux ou scabreux apparaissent régulièrement. Et pour peu que, ne faisant ni confiance à la publicité (qui en rajoute) ni à la cote morale (trop morale!), il décide de pénétrer dans une de ces salles qu'on ne peut même plus qualifier de spécialisées, il devra se rendre à l'évidence: Montréal est bien la métropole du cinéma érotique ou pour mieux dire du cinéma cochon.

Tant de libéralisme de la part d'une ville qui, il y a quelques années, infligeait des coupures monstrueuses au chef-d'oeuvre d'Alain Resnais, *Hiroshima, mon amour*, laisse un peu perplexe. Il est vrai que les temps changent et les moeurs aussi, que la vague d'érotisme touche un peu tous les pays et tous les arts et moyens de communication. Mais une constatation s'impose: le sexe paie. Lorsque l'érotisme n'était l'apanage que de quelques auteurs avant-gardistes dont le style décourageait même les voyeurs, on pouvait se permettre de sévir, on ne brimait que quelques cinéphiles et que quelques distributeurs courageux. Aujourd'hui, c'est au capital qu'on porterait atteinte: Eros n'a plus partie liée avec le Diable mais avec l'argent, et avec l'argent tout s'achète, même le bon Dieu.

Le film érotique ne se cantonne plus dans quelques salles spécialisées IMidi-Minuit, Pigalle..., il est partout, même accède-t-il aux grandes salles de la rue Sainte-Catherine (Capitol, Parisien, Palace, Loew's), de la Place Ville-Marie (un ex-bon cinéma qui depuis quelque temps donne dans le cinéma érotique de bas étage) ou du Boulevard Décarie (Snowdon qui est déjà spécialisé dans ce genre de films), non que les films de Russ Meyer, Armando Bo ou autre John

Brown soient des films de "qualité" (entendez films à gros budgets avec vedettes connues) pour mériter cet honneur, non, même sont-ils souvent tout juste dignes d'une série Z, mais ces films, misant sur le sexe à peu de frais, sont assurés au moins de faire rentrer dans leurs frais les distributeurs. Il arrive même que le sexe vienne à la rescousse du cinéma d'art et d'essai: ainsi le propriétaire de l'excellent Verdi ouvre-t-il le Pussy-Cat, le cinéma Vamp (1) comme dit la publicité, pour pouvoir poursuivre la politique du Verdi. Le grand espoir des cinémas d'art et d'essai est sans doute que les réalisateurs de leur répertoire fassent des films érotiques ou du moins saupoudrent leurs films de quelques fesses de façon à gagner aussi le grand public. Ainsi *More* est-il promis à un bel avenir à l'Élysée et *Je suis curieuse* (film par ailleurs fort important) fait les beaux jours du cinéma Festival. Le cinéma québécois semble sorti de l'ornière en exploitant le filon érotique et la compagnie Cinépix est en train d'asseoir sa fortune sur les fesses de Danielle Ouimet complaisamment filmées par Denis Héroux. Cela n'empêche cependant pas les vrais auteurs du cinéma québécois (Groulx, Lefebvre...)

(1) vachement adulte mon pote.

d'avoir du mal à trouver un distributeur, comme quoi les propos généreux d'un Denis Héroux ("Je fais des films commerciaux pour permettre à des gens comme Lefebvre de faire leurs films") semblent plutôt naïfs ou hypocrites.

Erotisme et publicité

La publicité entre évidemment pour beaucoup dans la diffusion du film érotique. Outre la pègre journalistique constituée par des journaux comme Minuit, Photo-Journal etc... toujours avides de sexe, on comprend mal que des journaux plus sérieux comme La Presse, Le Devoir ou même Québec-Press accordent une grande place à la publicité de ces films, soit en publiant des photos plus ou moins osées, soit en consacrant une page entière à des films aussi pourris que *L'Initiation*, alors que le film de Lefebvre *Q-bec, my love*, qui dénonce ce genre de films, se voit condamné à n'avoir qu'une critique polie bien qu'élogieuse.

La publicité a d'abord longtemps exploité le mythe suédois. Depuis l'affaire *I, a Woman*, les films suédois ont pris d'assaut les écrans montréalais, et la publicité ne manque pas de signaler l'origine du film (cf. *Fanny Hill, Sweden*), a-

lors que ces films sont souvent faits directement pour l'exportation et ne donnent de la Suède que l'image que l'étranger veut bien voir. L'adjectif *suédois* est même devenu un critère de référence dans le cinéma érotique. Ainsi à propos de *Thérèse et Isabelle* qui n'a de suédois que la vedette Essy Persson (adapté d'une nouvelle de Violette Leduc, le film a été réalisé par un américain apatride Radley Metzger!), la publicité indiquait: *A swedish love story* (sic) comme si le lesbianisme était spécifiquement suédois. Pour un autre film: le plus suédois des films français (*24 heures d'amour*) et maintenant, vu la concurrence faite par Hollywood même (celle qui fut, il y a à peine quelques années encore, le temple du puritanisme avec le trop célèbre Code Hays), à propos d'un film de Russ Meyer: Hollywood sait faire aussi bien que la Suède. (Depuis *Valérie*, on sait que Québec aussi).

Aujourd'hui, la Suède n'a plus le monopole de ce genre de films: le Québec est parti en force, l'Argentine, avec le nullissime Armando Bo et sa vedette mammaire Isabel Sarli, conquiert lentement les écrans et des sous-produits de toute origine tiennent l'affiche respectablement. Si bien qu'il devient difficile au rythme où ces films sor-

tent, même au voyeur de bonne volonté, de couvrir toute l'actualité ciné-érotique. Le cinéma érotique est devenu le refuge de la facilité et de la médiocrité. Son seul aspect positif est sans doute d'avoir amené une libéralisation de la censure, ce qui permet à des réalisateurs plus hautement inspirés de travailler dans un climat plus propice à la création.

Thèmes et ponctifs du nouveau cinéma érotique

Dans une enquête du Magazine Littéraire (No 37) sur la censure, l'écrivain Jorge Luis Borges défendait paradoxalement la censure en ces termes: "A la différence du langage philosophique ou mathématique, le langage de l'art est indirect; ses instruments essentiels et les plus nécessaires sont l'allusion et la métaphore; non pas la déclaration explicite. La censure pousse les écrivains au maniement de ces procédés qui sont leur substance". Dans le cinéma érotique d'aujourd'hui, l'allusion et la métaphore semblent complètement dépassées; on ne suggère plus, on montre (ce qui pourrait donner raison à Borges, vu la piètre qualité de ces films). Le cinéma érotique ne révèle plus de l'art mais du voyeurisme: déshabiller une actrice devant la caméra n'est pas un pro-

blème esthétique (même si l'actrice en question est fort belle!); il fut un temps, c'était de l'audace, aujourd'hui c'est une solution de facilité; tout le monde peut s'improviser cinéaste à ce compte sans même connaître le cinéma.

Le nu à l'écran devenant chose banale, c'est plutôt vers les sujets jadis tabous que les réalisateurs se tournent: ménage à trois, homosexualité, lesbianisme, onanisme féminin, inceste, nymphomanie et plus généralement "l'apprentissage de la sexualité". Ces thèmes peuvent faire l'objet au demeurant de forts bons films lorsqu'ils s'inscrivent dans une vision du monde tendant à témoigner de la société moderne (décadence, aliénation, recherche d'une nouvelle morale...) (2). Mais chez ces réalisateurs de série, l'érotisme n'a plus même fonction: il devient une fin en soi en même temps qu'un moyen de faire de l'argent. Le lesbianisme (*Thérèse et Isabelle*, *Monique*, *Valérie...*), l'onanisme féminin (*Le Renard*, *Inga*, *Le Cercle vi-*

cieux..., le ménage à trois (*Monique*, *Cherry*, *Harry and Raquel...*), l'initiation à l'amour sensuel (*I, a Woman*, les films de Denis Héroux, *Inga...*), autant de thèmes qui ne sont prétextes qu'à des scènes d'exhibitionnisme, la plupart du temps filmées de la façon la plus plate possible. Aux scènes devenues classiques d'accouplement et d'ébats amoureux succèdent toujours ces visages en gros plan ou en plan rapproché de femme dans l'extase, véritable poncif du cinéma érotique (*I a Woman*, *Thérèse*, *Monique*, *L'Initiation...*). On agrémente ces films de quelques par-touzes orgiaques (cf. Denis Héroux qui semble accumuler tous les poncifs.) Les personnages sont toujours jeunes et beaux, sans trop de soucis matériels; les appartements luxueux, villas, chalets, piscines sont de rigueur. On y mêle un peu de bons sentiments et de générosité de façon à émouvoir le spectateur (cf. Denis Héroux) quand on ne choisit pas directement des sujets plus mélodramatiques (rachat d'une prostituée par l'amour...). Loin d'être modernes dans leur esprit, ces films témoignent plutôt d'un nouvel académisme où tout ressortit d'un cinéma désuet qui combine paradoxalement une esthétique de romans-photos de quat'sous avec des thèmes plus ou moins audacieux.

(2) Ainsi chez des réalisateurs comme Pasolini (*Teorema*), Losey (*Secret ceremony*), Bunuel (*Belle de jour*), Antonioni (*Blow-up*), Visconti (*Les Damnés*), Fellini (Toute son oeuvre à partir de *La Dolce vita*), Mai Zetterling (*Jeux de nuit*), Sjöman (491, *Je suis curieuse*), etc...

Erotisme et politique

De l'ensemble de la production érotique de ces dernières années, je retiendrai surtout deux films : le déjà ancien *Je suis curieuse* (dont on attend toujours la version bleue) et le tout récent *Q-bec, my love* (ou *Un succès commercial*) de Jean-Pierre Lefebvre, dans la mesure où ces deux films inscrivent l'érotisme dans le contexte politique de leur pays respectif. Sur le film de Vilgot Sjoman, dont on a déjà beaucoup parlé, je ne m'étendrai pas trop. Disons que le film est conçu en deux parties, jaune et bleue, c'est-à-dire aux couleurs du drapeau suédois. Nous suivons Lena, fille aux idées politiques radicales, dans ses pérégrinations politiques et sexuelles sous la conduite de son metteur en scène, Vilgot Sjoman, qui est aussi le metteur en scène du film (film dans le film). Si l'érotisme tient une grande place dans ce film (tout comme la politique), il a en fait une valeur contestataire dans la mesure où l'héroïne refuse les barrières sexuelles qui ont appartenu au monde de ses parents et dans la mesure aussi où la libération sexuelle favorise sa prise de conscience politique (esclavage politique et esclavage sexuel vont de pair, cf. le père de Léna). Par sa conduite, elle s'affirme comme

femme libre et émancipée (tant sur le plan politique que sexuel) tout en découvrant au fond d'elle-même des contradictions inhérentes à sa nature de femme. Sjoman ne nous présente pas un cas particulier; Lena c'est à la fois une jeune fille quelconque et moderne, une jeune fille de la Suède d'aujourd'hui.

Le film de Jean-Pierre Lefebvre, *Q-bec, my love*, est avant tout un film de circonstance, fortement enraciné dans la réalité québécoise d'aujourd'hui. Moins qu'un film politique (bien que la politique soit présente tout au long du film, incarnée dans des personnages très symboliques : Q-Bec, Ottawa, Washington, Bilingue), c'est un film poétique qui, tout en présentant des situations érotiques à faire pâlir les films de Denis Héroux, s'élève bien au-delà de la ceinture pour nous amener à regarder "dans la lumière qui la fait naître", l'âme de Q-bec.

Contre la vague de films pornographiques, Lefebvre a fait *Q-bec, my love*, un film de fesses (et il y en a) sans érotisme qui frustrer le voyeur d'autant plus que ce dernier se sent démasqué ou surpris dans sa situation ("Dieu inventa la femme, les hommes les portes et le cinéma le trou de la serrure", est-il dit dans le film et Lefebvre, dans un plan superbe, nous montre

Q-bec, nue, un miroir placé à la hauteur de son sexe qui reflète un groupe de voyeurs — voyeurs auxquels on peut assimiler les spectateurs). Lorsque la caméra s'attarde en de longs plans fixes sur Q-bec se déshabillant et se rhabillant, il n'y a nulle complaisance et même ces plans finissent-ils par en irriter certains, ceux-là même qui apprécient *Valérie*. La caméra de Lefebvre ne joue pas les indiscrets allant surprendre dans leur intimité des couples qui s'ébattent. Non. Lefebvre dénonce l'illusion é-

rotique (on voit parfois la caméra en train de filmer) montrant le nu comme quelque chose de quotidien : ainsi Q-bec et Peter Ottawa travaillent-ils tout nus, se rhabillant au moment du départ; ou bien fait-il intervenir l'humour dans certaines scènes qui auraient pu être scabreuses (Sam Washington faisant l'amour à Q-bec à l'aide de tanks et d'avions; le manège érotique entre Q-bec, Bilingue et le prêtre), car comme il est dit à maintes reprises dans le film : seul l'humour n'est pas pornographique.

Je suis curieuse, de Vilgot Sjöman



A la fable érotique est étroitement liée la fable politique. Q-bec a pour patron Peter Ottawa, pour mari Jean-Baptiste Bilingue et pour amant Sam Washington. Lefebvre inscrit donc son film dans la réalité politique actuelle, présentant même les portraits de Trudeau, Bertrand, Drapeau et Nixon tandis que Q-bec raconte son Histoire en jouant sur l'ambiguïté des termes appliqués à son aspect charnel (la femme) et à sa valeur symbolique (le Québec). Par le biais de la fable, Lefebvre croque un portrait du Québec asservi à Ottawa, flirtant avec les U.S.A. qui viennent exploiter ses mines et s'appropriier ses réserves de chasse et de pêche tout en la fécondant (d'une bombe) avec ses dollars et frustrant sexuellement le Canadien français (présence de l'Église incarnée dans le prêtre qui confesse le couple après l'amour avant de prendre la place de Bilingue auprès de Q-bec et de Q-bec auprès de Bilingue!) qui finit par se défouler avec une poupée gonflable made in U.S.A.

Colonisé politique, le canadien français l'est aussi sur le plan sexuel, dans la mesure où il n'a pas l'identité érotique et de même que Bilingue se défoule avec une poupée, le spectateur va se défouler en voyant des films de fesses. C'était là sans doute le propos de Jean-Pierre Lefebvre : jouer avec les armes d'un cinéma qu'il dénonce pour amener ce même public à prendre conscience de sa situation. Malheureusement, je doute qu'un tel film puisse changer une situation toujours plus compromise, car de même que le spectateur n'est pas capable de regarder simplement le dernier plan du film qui pendant trois minutes nous montre le neige tomber, de même ne voudra-t-il pas regarder en lui-même ou du moins cesser de regarder les fesses de Q-bec pour contempler son visage. "Il faut détruire le cinéma", est-il dit dans le film, oui, pour que le vrai cinéma renaisse enfin de ses cendres et nous purge de toute cette production mercantile et avillissante qui nous voile les réalités.

FAIRE UN FILM, c'est une chance et chaque minute perdue, un crime. Je pense aussi qu'on doit commencer par se respecter soi-même. Ce qui veut dire qu'on respecte aussi les personnages et les spectateurs à qui on s'adresse et qui ne sont que des nous-mêmes. Tout le problème d'un cinéaste est donc de ne jamais se laisser pervertir. Et c'est d'autant plus facile dans le cinéma, étant donné les moyens, les responsabilités économiques, les lancements, la presse et maintenant la sublimation publicitaire des metteurs en scène.

Claude SAUTET